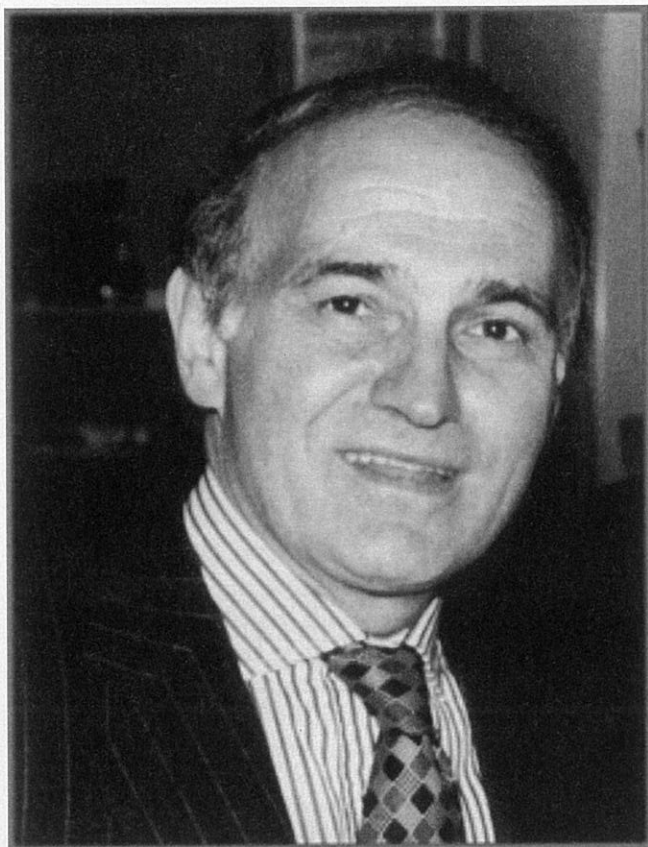


Interview par Max KOHN, psychanalyste

SAMUEL PISAR*Le faiseur de boutonnères (Knopflochmachinist)****C'était une question de vie et de mort, Majdanek était un camp d'extermination immédiate, pire encore qu'Auschwitz.***

« J'ai revu Samuel Pissar, survivant d'Auschwitz, avocat international, Ambassadeur honoraire et Envoyé spécial de l'UNESCO, en mai 2013 chez lui pour revenir sur un fragment, cette fois-ci en français, sur l'interview que j'ai faite de lui, qui a été diffusée mondialement en 2008 sur SBS Radio Yiddish de Melbourne¹ et publiée dans les Cahiers Yiddish². » Max Kohn

Max Kohn : De quoi vous souvenez-vous quand vous pensez à votre ville natale et mythique de Bialystok ? Qu'est-ce qui vous est resté en mémoire ?

Samuel Pissar : Je me souviens de tout, je n'ai rien oublié.

Vous habitez encore un peu là-bas ?

Non, mais j'y suis allé cinq ou six fois depuis la guerre. Effectivement elle est encore très vivante en moi. La dernière fois, c'était à l'invitation du maire. Les habitants de la ville me connaissent déjà parce qu'ils ont lu mon livre *Le sang de l'espoir*³. C'est la ville de Bialystok qui a pris l'initiative de publier ce livre en polonais.

Quand est-ce que cela a eu lieu ?

En 2009. Finalement c'était une affaire internationale que j'ai présidé et qui a réuni des juifs et des non juifs de plusieurs continents qui réunit. .

Vous avez joué à Paris et dans d'autres capitales du monde votre libretto *Kaddish* pour la troisième monumentale Symphonie de Leonard Bernstein. Je l'ai écoutée sur un disque car je ne pouvais pas y être: c'était extraordinaire ! Vous y parlez en anglais avec Dieu : vous pensez que Dieu comprend l'anglais ?
Bien sûr. Je pense que Dieu comprend toutes les langues.

Vous êtes sûr ?

Quand j'étais adolescent dans les camps de la mort, je n'étais pas sûr. Parfois dans mon innocence, j'avais l'impression qu'il était sourd et aveugle. Tout cela est dans mon poème symphonique qui véhicule le malheur de notre peuple au vingtième siècle.

Qu'est-ce que vous auriez dit à l'Éternel en yiddish ?

La même chose qu'en anglais, mais c'est trop long à vous raconter ici. Peut-être faut-il que vous me psychanalysez dans votre cabinet un de ces jours. En ce qui concerne mes concerts, je ne peux pas les faire en yiddish car j'ai des milliers de personnes devant moi et eux ils n'auraient pas compris. Comme j'ai fait ces concerts non seulement à Paris mais ailleurs dans le monde entier, je dois parler avec lui dans une langue qu'eux aussi peuvent comprendre.

Et qu'est-ce que vous pouvez dire à l'Éternel en quelques mots ? Je ne demande pas ça à l'avocat international qui vit dans grande et belle maison, mais au gamin émacié qui a été déporté, qui a perdu toute sa famille et tous ses camarades d'école.

Dans la *Symphonie*, je déclame mon libretto avec la voix du petit et non du « grand ». C'est un poème de vingt-cinq pages. Je lui parle avec la même voix viscérale avec laquelle je lui ai parlé à Auschwitz-Birkenau, à Majdanek et à Dachau.

Dans *Le Sang de l'espoir*, vous écrivez que vous avez répondu au professeur Clyde Kluckhohn, grand anthropologue de l'université de Harvard, qui vous a demandé quelle est votre langue maternelle: « Je ne sais pas. Elles sont plusieurs. Je pense en anglais. Je fais l'amour en français, je jure en allemand et parfois en polonais. Je chante en russe, je prie en hébreu et je pleure en yiddish. » Vous n'avez pas de langue maternelle ?

Je suis né avec quatre langues parce qu'à la maison on parlait le yiddish, le polonais, le russe et même l'allemand. Vous savez d'où cela vient ? Au cours des siècles, plusieurs armées d'occupation sont passées par Bialystok et elles ont toutes laissées des traces. Mes ancêtres étaient polyglottes. J'ai eu dans l'oreille la musique de toutes ces diverses langues. Mais ma langue maternelle est le yiddish.

Comment vous vous sentez-vous avec le petit garçon en vous ?

Je vais vous dire la vérité. J'ai l'impression que deux êtres cohabitent en moi. L'un est le petit, entre 12 et 16 ans, un peu squelettique, le crâne rasé, les yeux dans le vague. Et puis il y a le second : l'homme éduqué, moderne, actif. Les deux vivent très bien ensemble. Mais celui qui commande, c'est souvent le petit.

Je sais. Et que pense le petit du grand ?

Il le critique beaucoup.

Qu'est-ce qu'il lui dit ?

Il lui dit, quand il me voit au tribunal avec ma robe d'avocat à Paris, à Londres ou à New York : « Je ne te reconnais plus. Qui es-tu ? Tu n'es pas le même. Tu parles comme les autres, tu penses comme les autres ». Puis il m'écoute et je l'écoute et on se maintient l'un et l'autre sur le droit chemin.

Samuel, dans votre livre vous racontez qu'un jour à Majdanek, le commandant SS a ordonné au moment de l'appel du soir que ceux qui sont tailleurs restent en place, et que tous les autres se dispersent. Vous restez en place. Et

lorsqu'il vous demande ce que vous avez comme métier, vous lui répondez : « faiseur de boutonniers. » Qu'est-ce qui vous est venu à l'esprit ? Vous avez fait un witz, non ? Non, ce n'était pas une blague. C'était une question de vie et de mort Majdanek était un camp d'extermination immédiate, pire encore qu'Auschwitz. Chacun se disait : « comment peut-on se sortir de là autrement que par la cheminée ? » J'étais très jeune, mais très conscient de ce qui se passait autour de moi. Je me suis dit : « S'ils ont besoin de tailleurs, ils les maintiendront en vie un certain temps. »

Mais vous lui avez dit que vous étiez Knopflochmachinist, faiseur de boutonniers ?

Oui : Normalement j'aurais du lui dire « Je suis tailleur ». Mais ce n'aurait pas été convaincant. J'ai donc dit « faiseur de boutonniers, Knopflochmachinist. Le SS me demande ce que c'est et je lui réponds « c'est celui qui travaille avec les tailleurs, mais fait seulement les trous pour les boutons d'un uniforme. Lorsque vous cousez des trous avec une aiguille, cela prend beaucoup de temps alors qu'avec la machine que je sais manier, cela prend quelques secondes. Il réfléchit et il m'ordonne : « Va à droite ! ».

Et qu'est-ce que vous avez trouvé à droite ?

La vie. Avec 250 tailleurs, j'ai été transféré dans un camp de travail, celui de Blizin. C'est ça qui m'a sauvé la première fois. Après, j'ai eu affaire plusieurs fois au sinistre docteur Mengele - l'ange de la mort d'Auschwitz. Mais ça c'est une autre histoire.

Et d'où est venue cette astuce de Knopflochmachinist ?

De Bialystok. Au rez-de-chaussée de la maison de mes parents, il y avait un atelier de tailleurs. Souvent après l'école, j'y allais – moi le fils du propriétaire – demander la permission d'appuyer sur les pédales de la machine pour m'amuser à faire quelques trous. En vérité, j'ai fonctionné non comme un génie comme un simple animal. Je n'avais pas grand-chose dans la tête. Mais je pouvais instinctivement déchiffrer le danger et réagir. La chance est peut-être la providence divine y étaient aussi pour quelque chose.

Notes

1 - Interview de Samuel Pissar sur SBS Radio - Yiddish, Melbourne, Australie, 14 août 2008.

2 - Interview de Samuel Pissar par Max Kohn, *Yiddishe Heftn, Cahiers Yiddish*, novembre 2008, n°130, 1-11.

3 - Pissar, Samuel, *Le Sang de l'espoir*, Paris, Robert Laffont, 2004.